



présente :

de **Barbier-Jardet** (collection : « Littératures plurielles »)

extrait de son ouvrage, *Et Caetera*

(sorti en janvier 2009)

Claque une portière de voiture. Des pas résonnent dans l'escalier. Surviennent ma marraine, ma tante Mélanie et ma mère. Nous nous embrassons. Ma mère et ma marraine prennent un air affligé, doublé d'un regard de reproche alors que ma tante Mélanie exprime une joie débordante. Ma mère me donne dix francs pour acheter le pain à la boulangerie que je fréquentais dans mon enfance. Il y a un monde fou. La boulangère coupe une baguette et ne m'en donne que les quignons. Dans la rue, on dirait que le vitrage d'une serre se fracasse en milliards d'éclats.

Je me réveille en sursaut, le cœur éclaté. Quand le corps a traversé le pare-brise de ma voiture, j'ai entendu comme un orchestre entier tomber d'un gratte-ciel. Le corps était coupé au faux du corps et semblait un zombie émergeant d'une tombe.

Norbert, un mécanicien de ma connaissance, m'avait vendu cette voiture d'occasion qui me donnait la sensation d'une voiture de course parce que j'étais assis très bas, près de la caisse et que le volant m'arrivait sous le nez. À peine l'avais-je eue en main que le moteur avait fondu magiquement. Norbert l'avait remplacé. Cette voiture semblait entachée de la malédiction des passagers précédents. Elle avait déjà été accidentée et j'envisageais un scénario macabre de corps désarticulés et de membres amputés tournoyant dans les airs.

Je replonge dans le sommeil et dans un autre rêve :

J'ai perdu mes lentilles de contact. Du récipient où elles baignaient, je ne retire que des squelettes de plastique. On dirait que le contenu a été détruit par un acide. Devant la porte de ma chambre de bonne, à Paris, j'ai beau fouiller dans mon sac, j'ai oublié les clés. Qui plus est, je ne peux me déplacer que les yeux fermés, à l'aveuglette.

Uirapuru de Heitor Villa-lobos s'ouvre comme une orchestration de vitres brisées, cette réminiscence musicale pour essayer de m'éloigner de l'horreur.

Des mois plus tard, après le procès qui suivit l'accident, en visite à Paris, je me rendis à la vidéothèque des Halles et je louai un court-métrage de 3 mn 28 s, daté de 1981, d'un certain Fernand Moszkowicz intitulé La mort du psychanalyste Jacques Lacan. Il s'agissait en fait d'un extrait de conférence : « La mort est un acte de foi, dit-il. Vous êtes donc forcé d'y croire ou vous vous efforcez d'y croire. Ça vous soutient. Comment feriez-vous avec la vie que vous avez ? Mais le comble du comble, c'est que vous n'y croyez pas ».

Dans le couloir du métro, je croisai un handicapé qui se disloquait à chaque pas. Il portait une veste à rayures noires et blanches et arborait une

mèche de cheveux à la Riquet à la houppe. Il m'évoquait le handicapé que nous avons surnommé le Godiche, mon frère et moi. Ce garçon était le cauchemar de notre vie de réfugiés à Milly Lamartine. Le bras gauche recroquevillé, dansant comme une ballerine sur la pointe des pieds, il nous guettait et nous pourchassait quand nous revenions de quérir le lait à la ferme, à la nuit tombée.

Je trébuchai dans le couloir lorsqu'il me souvint qu'en proie à la panique la plus totale nous nous étions étalés l'un sur l'autre dans la forêt, mon frère et moi. Le lait s'était répandu dans la terre qui l'avait bu. Perdre le lait à cette époque de disette représentait un acte délictueux aux yeux de ma mère.

Sur le trottoir roulant, je me disais que l'on croit marcher librement. En fait, on est conduit et conditionné par le mécanisme. Le trottoir roulant, ne dirait-on pas une image de la vie ? On est mené irréversiblement vers la fin. Au début, on naît, on côtoie des figures inconnues et fugaces qui vous croisent, vous doublent, vous n'existent pas pour eux, eux n'existent pas pour vous. À la fin, on fait un saut, on est presque éjecté, on tombe dans le néant du quotidien, mort.

Devant moi un garçonnet malingre sautillait en tenant la main de sa mère. La queue de cheval qui jaillissait par l'ouverture de sa casquette battait au rythme de ses sautilllements. Je me voyais dans ce tableau de maternité idyllique lorsque je n'eus plus sous mes yeux que deux squelettes qui battaient le béton de leurs os.

De retour dans la chambre de bonne que j'occupais, je me tins debout et statufié, débranché de toutes perceptions. Peu à peu mes yeux enregistrèrent le paysage qui regorgeait de toits et d'antennes. En face, par-delà l'abîme de la rue, les fenêtres des chambres de bonnes étaient alignées en rangs d'oignons et ressemblaient aux maisons en miniatures que dessinent les bambins. Chose touchante, il y avait une fenêtre, et une seule, où quelqu'un avait planté un lierre qui l'encadrait d'une verdure incongrue. Plus loin, une boîte à chaussures d'un bleu criard contenait des graines dont s'alimentait un cercle de pigeons. Tout autour de ma chambrette courait une énorme gouttière, un chenal d'écoulement des eaux de pluie appelé noulet formé de bandes de plomb, les nous. Il me prend le tintamarre — une expression maternelle — de franchir la barre d'appui de ma fenêtre et de me promener sur ce sentier de plomb à la manière d'un chat ou d'un funambule. Les nuages coulent comme du lait dans un ciel couleur de thé au jasmin. Au passage, je jette un coup d'œil dans les chambres de bonnes attenantes dont le spectacle le plus commun me donne une impression de pauvreté et de dénuement : un camping-gaz pour réchauffer une boîte de conserve quelconque et un lit de camp, ces deux lots d'une solitude muette de jour comme de nuit. Je cherche en vain ma place, debout sur ce noulet. Jeté dans ce monde, mon cheminement est excentrique, je ne suis qu'une personne déplacée, déclassée, délaissée.

« Ces mots pour t'exprimer, Habib, mon émotion lors de notre rencontre, en ce jour glacial, au centre biologique du Chemin Vert. Quand j'ai croisé ton regard, j'ai senti de ta part un appel pressant et quand tu m'as fait signe de venir auprès de toi, j'ai été conquis. Marcher à tes côtés en te tenant par les épaules pour réchauffer ton corps fébrile m'inclinait à ne voir que toi lié à moi, fût-ce pour ce moment si bref. Je ne me suis pas aperçu que nous

passions notre chemin. Il aurait fallu qu'il continue encore jusqu'au bout inexistant de je ne sais quel lieu hypothétique. Mais il y a toujours des carrefours où les destins bifurquent. Il y a toujours des places désertes, des avenues distantes et, absentes des tiennes, mes mains nues. Inutile d'appeler en moi ton visage puisqu'il surgit de lui-même. Que tu veuilles m'embrasser m'a ému au plus haut point. Que tu me fasses confidences de tes amours et de ta maladie me fut chose rare et précieuse. Je les garde comme un acte d'amour. Et ce baiser, je te le donne encore au bas de cette lettre ».

Me voici au café La Station Rambuteau, en train d'écrire cette lettre. J'y suis séquestré entre une table ronde et la vitrine. De ce poste, je vois « un tout petit chiffon d'azur ». Le centre Beaubourg et les immeubles de la rue Rambuteau bouchent et à la fois découpent le ciel, le réduisent à une peau de chagrin. Les portes en verre d'un centre commercial coulissent quand les êtres les franchissent tels des ombres. Qu'un corps fasse tain derrière le vitrage ou que la transparence du verre s'y substitue, apparaît ou disparaît tour à tour le reflet d'une femme brune qui porte des boucles d'or.

Au feu rouge, un coursier à cheval sur son scooter me jette un regard fou qui traverse et la visière de son casque et la vitrine du café, un regard qui me commotionne. Des moineaux volettent au-dessus des gens attablés. Je les suis des yeux pour éviter le regard percutant du coursier qui pénètre dans le café et dépose un paquet sur le comptoir. Il m'est apparu comme le portrait-robot d'un prostitué, pensai-je cette nuit-là en me branlant violemment.

À la bibliothèque François Mitterrand, je parcours l'exposition consacrée à Victor Hugo. Je découvre le dernier agenda écrit pendant l'exil à Guernesey. C'est là que le poète consigna solennellement à l'encre rouge le récit de la plantation du chêne des États Unis d'Europe dans le jardin de Hauteville House :

Aujourd'hui 14 juillet 1870, à une heure après-midi, mon jardinier Tourtell m'assistant, en présence de mon fils Charles Hugo, j'ai planté dans mon jardin le gland d'où sortira le chêne que je baptise chêne des États Unis d'Europe. Je mets en regard de cette page le portrait de Petit Georges qui verra, j'espère, le vingtième siècle.

Plus que la célébration, voire le rite de la scène, l'écriture du poète me faisait battre le cœur. Je suivais des yeux les pleins et les déliés des lettres et je réanimais la main qui avait tenu la plume. Cette reviviscence m'expulsait de moi-même. Cette réanimation d'un objet mort n'était pas sans m'évoquer ma tentative de redonner vie à la présence de mes chers disparus. J'ai toujours eu le sentiment de côtoyer des morts qui ne demandaient qu'à se perpétuer par le biais de mon corps.